



Énaction, psychomécanique, pédagogie et didactique du FLE

Jean-Philippe BABU*

Section de français, Faculté des humanités, Université Naresuan, Thaïlande

Enaction, psychomechanics, pedagogy, and didactics of FLE

(French as a Foreign Language)

Jean-Philippe BABU*

French Section, Faculty of Humanities, Naresuan University, Thailand

Article Info

Research Article

Article History :

Received 9 July 2023

Revised 1 November 2023

Accepted 21 November 2023

Mots clés

énaction, cognition,
psychomécanique, langage,
pédagogie, didactique,
grammaire, FLE (Français
Langue Etrangère)

Keywords:

enaction, cognition,
psychomechanics, language,
pedagogy, didactics,
grammar, FLE (French as a
Foreign Language)

Résumé

Cette étude interdisciplinaire vise à étudier la possibilité d'intégrer la théorie psychomécanique du langage de Gustave Guillaume dans la théorie de l'énaction de Francisco Varela, dans le but de développer une approche énative de l'enseignement du français langue étrangère (FLE). L'étude se concentre sur trois parties : une présentation de la théorie de l'énaction, une confrontation de la théorie guillaumienne aux impératifs épistémologiques de l'énaction, et une analyse des implications pédagogiques de l'énaction et des apports possibles de la psychomécanique guillaumienne à la didactique du FLE. Il apparaît dans notre étude que, comparée à d'autres courants pédagogiques, la pédagogie énative propose une approche plus complète permettant de considérer toutes les dimensions de la formation (éduquer, enseigner, instruire), par une analyse de l'apprentissage en trois niveaux de savoirs : les savoirs dispositionnel, positionnel et gestuel (Masciotra, Roth, Morel, 2008). Cette pédagogie peut enrichir la réflexion en didactique du français langue étrangère, par les lumières qu'elle apporte sur la dimension énative de l'apprentissage et contribuer, en particulier, aux côtés de la linguistique guillaumienne, à un renouveau de la didactique de la grammaire.

Abstract

This interdisciplinary study aims to explore the possibility of integrating Gustave Guillaume's psychomechanics theory of

* Corresponding author

E-mail address: jphbabu@gmail.com

language into Francisco Varela's enaction theory, with the goal of developing an enactive approach to teaching French as a foreign language (FLE). The study focuses on three parts : an introduction to the enaction theory, a comparison of Guillaume's theory with the epistemological imperatives of enaction, and an analysis of the pedagogical implications of enaction and the potential contributions of Guillaume's psychomechanics to FLE didactics. Our study reveals that, compared to other pedagogical approaches, enactive pedagogy offers a more comprehensive approach that encompasses all aspects of education (nurturing, teaching, instructing) through an analysis of learning at three levels of knowledge : dispositional, positional, and gestural knowledge (Masciotra, Roth, Morel, 2008). This pedagogy can enrich the discourse in the field of teaching French as a foreign language, shedding light on the enactive dimension of learning and, particularly in conjunction with Guillaume's linguistic theory, contribute to a renewal of grammar didactics.

Introduction

La présente étude est le fruit d'un travail de réflexion interdisciplinaire visant à examiner la possibilité d'inscrire la théorie du langage que le linguiste français Gustave Guillaume (1883-1960) nomma *psychosystématique* dès 1938 – mais aussi *psychomécanique* à partir de 1945 (Valette, 2003) –, dans le cadre plus général d'une théorie biologique de la cognition, à savoir la théorie de l'énaction fondée par le biologiste et philosophe chilien Francisco Varela (1946-2001). Dans notre perspective, les enjeux de ce rapprochement entre théorie linguistique et théorie cognitive sont doubles. Nous attendons en effet de celui-ci qu'il nous apporte, tout d'abord, un moyen d'évaluer la pertinence épistémologique et scientifique de la psychomécanique guillaumienne au regard de cette théorie moderne de la cognition qu'est la théorie varélienne de l'énaction ; nous montrerons ensuite que cet élargissement interdisciplinaire des bases de notre réflexion en théorie linguistique permet d'ouvrir des perspectives originales et prometteuses pour le développement d'une approche énative de la pédagogie des langues en général et du français langue étrangère (FLE) en particulier.

Pour mener à bien cette recherche, nous nous intéresserons, dans un premier temps, à la théorie varélienne de l'énaction, à son origine historique ainsi qu'à ses principes fondamentaux (tels que définis par Evan Thompson, 2007), en nous efforçant de bien mettre en relief son originalité et sa modernité au sein des sciences cognitives. Dans un deuxième temps, plutôt que d'exposer, après bien d'autres auteurs, la théorie guillaumienne du langage, nous la confronterons directement aux impératifs épistémologiques fondamentaux de l'énaction, en essayant d'en donner un éclairage à la fois fidèle et nouveau. Enfin, dans notre troisième et dernière partie, après avoir analysé les implications principales d'une approche énative de la cognition en pédagogie générale, nous montrerons comment, selon nous, la psycho-mécanique guillaumienne du langage peut contribuer au développement d'une didactique énative du français langue étrangère.

1. L'approche énative

Dans cette partie, nous présenterons les circonstances historiques de l'émergence de l'énaction ainsi ses principes clefs, en nous efforçant de mettre en lumière son originalité au sein des sciences cognitives.

1.1 L'énaction : un nouveau courant au sein des sciences cognitives

Le terme d'*énaction* est un néologisme introduit vers la fin des années 80 par le neurobiologiste chilien Francisco Varela dans son ouvrage *Cognitive science : A cartography of current ideas*. (Varela, 1988 ; pour la traduction en français : Varela, 1989) pour désigner une nouvelle approche de la cognition radicalement opposée au représentationnalisme qui était au fondement du courant appelé aujourd'hui cognitivisme classique, né au milieu des années 1950, dans le sillage de la cybernétique.

Fortement influencé par les théories des premiers cybernéticiens, tels que Wiener, von Neumann, Turing, Shannon, McCulloch, entre autres, le cognitivisme classique concevait l'esprit à l'image d'un ordinateur, c'est-à-dire comme un système de traitement de l'information capable de manipuler des représentations symboliques. Comme le raconte Francis Varela,

Nous vivions alors les débuts de l'intelligence artificielle, (...) l'âge d'or de la science de l'esprit, la science cognitive. Selon la vision du moment, acceptée par tous comme une évidence, le monde physique était donné, une fois pour toutes, tangible, irréductible. Et le cerveau était conçu comme un ordinateur sophistiqué, une superbe machine traitant de l'information. Son rôle supposé était d'offrir des représentations de ce monde objectif. D'un côté, l'input : l'environnement. De l'autre, l'output : nos représentations symboliques. (Varela, 1995)

Or, pour Francisco Varela, la cognition n'est pas *représentation* passive d'un monde objectif pré-donné, extérieur, mais *action*, dans la mesure où elle consiste pour le sujet à *énacter*, c'est-à-dire à *faire émerger* un monde qui lui soit viable au travers de ses interactions avec son environnement :

L'idée fondamentale est [...] que les facultés cognitives sont inextricablement liées à l'historique de ce qui est vécu, de la même manière qu'un sentier au préalable inexistant apparaît en marchant. L'image de la cognition qui s'ensuit n'est pas la résolution de problèmes au moyen de représentations, mais plutôt le faire-émerger créateur d'un monde, avec la seule condition d'être opérationnel : elle doit assurer la pérennité du système en jeu." (Varela, 1989, p. 111-112)

Le grand mérite du cognitivisme classique est d'avoir rétabli, contre son bannissement par la psychologie béhavioriste, l'étude scientifique des processus mentaux. Cependant, son grand défaut selon Francisco Varela est d'être fondé sur un représentationnalisme qui ne peut rendre compte de la complexité du contexte tel qu'il est vécu dans l'activité cognitive. La grande critique adressée au représentationnalisme du cognitivisme classique, ou même au connexionisme qui chercha à le dépasser est que ces courants scientifiques oublient tout simplement le "sens commun", c'est-à-dire la manière ordinaire et spontanée dont nous percevons et interagissons avec le monde,

qui est le résultat d'une construction active de notre propre expérience en interaction avec un environnement toujours changeant. Ce qui est oublié, c'est donc un élément primordial de la cognition : sa créativité. Comme l'explique le chercheur chilien :

En posant des règles pour exprimer l'activité mentale et des symboles pour exprimer les représentations, on s'isole justement du pivot sur lequel repose la cognition dans sa dimension vraiment vivante. Cela n'est possible que dans un contexte limité ou presque tout est statique (les philosophes parlent de la condition *ceteris paribus*). Le contexte et le sens commun ne sont pas des artefacts résiduels pouvant être progressivement éliminés grâce à des règles plus sophistiquées. Ils sont en fait l'essence même de la cognition créatrice (Varela, 1996a, p. 98).

En 1987, dans un colloque qui s'est tenu à l'université de Stanford, et qui était intitulé "Comprendre les origines", Francisco Varela résumait le point de vue qu'il avait défendu dans son intervention de cette manière à la fois dense et lumineuse : "J'ai soutenu que la cheville ouvrière de la cognition est sa capacité à produire du sens et que l'information n'est pas préétablie comme un ordre déjà donné, mais qu'elle équivaut à des régularités qui émergent des activités cognitives elles-mêmes." (Varela, 2017, p. 226)

Le terme d'*énaction* créé par Francisco Varela fut abondamment repris en 1991 par Francisco Varela, Evan Thompson et Eleanor Rosch dans *The Embodied Mind : Cognitive Science and Human Experience*, traduit en français en 1993, sous le titre de *L'inscription corporelle de l'esprit, sciences cognitives et expérience humaine*. Dans cet ouvrage collectif, qui peut être tenu pour le manifeste programmatique de l'approche énative, les trois co-auteurs renouvelaient en ces termes l'opposition de l'énaction à l'approche computationno-représentationnelle prônée par le cognitivisme :

Nous proposons pour la dénommer le terme d'enaction, dans le but de souligner la conviction croissante selon laquelle la cognition, loin d'être la représentation d'un monde prédonné, est l'avènement conjoint d'un monde et d'un esprit à partir de l'histoire des diverses actions qu'accomplit un être dans le monde. (Varela, Thompson & Rosch, 1996, p. 35)

Pour ces trois pionniers de l'approche éactive, le défi que doivent relever les sciences cognitives, c'est de resituer la cognition dans la temporalité de la vie, de redonner toute son importance à l'expérience humaine quotidienne, "faute de quoi, avertissent-ils, elles pourraient engendrer une culture scientifique divisée dans laquelle nos conceptions de la vie et de l'esprit, d'une part, et notre autocompréhension quotidienne, vécue, d'autre part, deviendraient irréconciliables." Comme le titre de leur ouvrage fondateur l'indique, *l'inscription corporelle de l'esprit* appelle à réconcilier *sciences cognitives et expérience humaine*.

Dans la partie suivante, nous explorerons donc selon quels principes clefs l'enaction, permet de comprendre l'inscription corporelle de l'esprit et d'intégrer dans le champs des sciences cognitives les données provenant de l'expérience vécue.

1.2 L'enaction en 5 idées clefs

En 2007, dans son ouvrage intitulé *Mind in Life : Biology, Phenomenology, and the Sciences of Mind*, Evan Thompson, explique que pour leurs concepteurs, l'adoption des termes d'*approche éactive* et d'*enaction* permettent de réunir sous la même rubrique cinq idées fondamentales et connexes.

Premier principe : l'autonomie du vivant

La première idée clef de l'approche éactive est celle de l'autonomie du vivant : les êtres vivants sont des systèmes autonomes – des agents – capables de se générer et de se maintenir eux-mêmes. Cette idée de l'autonomie du vivant provient de la théorie biologique conçue par Francisco Varela et Humberto Maturana, présentée dès 1972 dans un séminaire de recherche de l'Université de Santiago, et publiée en 1974 dans la revue *Biosystems* sous la forme d'un article intitulé "*Autopoiesis : The Organization of Living Systems, Its Characterization and a Model*". Cette théorie, qui ne vise rien moins

qu'à définir la spécificité du vivant, fut baptisée par Humberto Maturana *autopoïèse* (du grec αὐτο [auto], soi-même, et ποίησις [poiesis], production, création). Quelques années plus tard, en 1979, dans *Principles of Biological Autonomy*, Francisco Varela l'énoncera en ces termes :

An autopoietic system is organized (defined as a unity) as a network of processes of production (transformation and destruction) of components that produces the components that : (1) through their interactions and transformations continuously regenerate and realize the network of processes (relations) that produced them ; and (2) constitute it (the machine) as a concrete unity in the space in which they exist by specifying the topological domain of its realization as such a network.

It follows that an autopoietic machine continuously generates and specifies its own organization through its operation as a system of production of its own components, and does this in an endless turnover of components under conditions of continuous perturbations and compensation of perturbations.

(Varela, 1979, p. 13)

Un système autopoïétique est un système organisé comme un réseau de composants capables de régénérer, par leurs interactions et leurs transformations, le réseau qui les a produits. Soumis à de constantes perturbations externes et forcé de les compenser, le système autopoïétique engendre et spécifie continuellement sa propre organisation. C'est donc un système doué d'autonomie.

Deuxième principe : le système nerveux comme système dynamique autonome

La deuxième idée fondamentale de l'approche éactive est que le système nerveux est un système dynamique autonome faisant émerger du sens, et non un simple système de recueil d'informations indépendantes du sujet percevant. Dans *The Tree of Knowledge*, les neurobiologistes chiliens Humberto Maturana et Francisco Varela insistent sur son importance sur le plan évolutif :

The nervous system emerges in the phylogenetic history of living beings like a network of special cells (neurons), which is embedded in the organism in such a way that it couples points in the sensory surfaces with points in the motor surfaces. Thus, with a network of neurons coming between this coupling, the field of possible sensorimotor correlations of the organism is increased and the realm of behaviour is expanded. (Maturana & Varela, 1987, p. 163).

D'un point de vue phylogénétique, le système nerveux a émergé comme un réseau de cellules spécialisées (les neurones) ayant pour fonction de coupler les aires sensorielles et motrices, et grâce à ce couplage, d'étendre le champ d'action des systèmes autopoïétiques que sont les êtres vivants.

Un point essentiel de l'approche éactive du système nerveux est que celui-ci, en tant que système dynamique autonome, est un système d'interactions neuronales opérationnellement clos. Lorsqu'elle fut formulée pour la première fois, dans les années 70, cette idée de clôture opérationnelle du système nerveux s'opposait radicalement au modèle comupto-symbolique qui dominait alors les sciences de la cognition :

Almost every researcher in neuroscience will take as a dogma that (1) the nervous system acts by conduct in picking up "information" from the environment and "processing" it, and that (2) this "processing" is adequate because there is "representation" of the outside world in the animal's (or human beings) mind. The brain is a machine to produce an accurate picture of the world. (...) Vis-à-vis this predominant opinion, it might seem arrogant to propose a viewpoint that is almost the opposite, namely, that the nervous system operates as a closed network with no inputs or outputs, that its cognitive operation reflects only its organization, and that information is imposed on the environment and not picked up from it. (Varela, 1979, p. 238)

Dire que le système nerveux est opérationnellement clos n'implique pas qu'il ne connaisse pas d'interaction avec ce qui est hors de lui. En réalité, entre l'organisme, le système nerveux et le milieu extérieur, existe ce que Francisco Varela appelle un "couplage structurel". Il s'agit d'un couplage entre deux séries d'événements indépendantes : entre d'une part, les événements du système clos qu'est le système nerveux et, d'autre part, les événements du milieu extérieur, source de continues perturbations. Dans ses interactions avec le milieu extérieur, le système nerveux s'autodétermine en générant en lui des changements d'états d'activité viables, c'est-à-dire permettant de compenser les perturbations afin de préserver l'autopoïèse de l'organisme :

The nervous system does not "pick up information" from the environment, as we often hear. On the contrary, it brings forth a world by specifying what patterns of the environment are perturbations and what changes trigger them in the organism. The popular metaphor of calling the brain an "information-processing device" is not only ambiguous but patently wrong. (Maturana & Varela, 1987, p. 169)

Le système nerveux n'a ni entrée ni sortie au sens computationnel. La métaphore de l'ordinateur sur laquelle repose le cognitivisme computo-symbolique ne tient pas. Le système nerveux ne traite pas de l'information. Il spécifie ce qui dans l'environnement correspond à des perturbations et génère en lui les changements capables de les compenser. Il fait émerger un monde viable, un monde de significations et de valeurs pour le système autopoïétique – l'être vivant – qui le constitue.

Troisième principe : la cognition incarnée et située

La troisième grande idée de l'approche éactive, qui découle des deux précédentes, est que la cognition est l'exercice d'un savoir-faire élaboré s'exprimant dans une action incarnée et située dans un environnement : "Cognition is the exercise of skillful know-how in situated and embodied action" (Thompson, 2007, p.13). Francisco Varela ne disait pas autre chose, lorsque dans un entretien de 1998 publié dans le

magazine français *La Recherche*, il expliquait dans ces termes volontairement simples : “le cerveau existe dans un corps, le corps existe dans le monde, et l'organisme agit, bouge, chasse, se reproduit, rêve, imagine. Et c'est de cette activité permanente qu'émerge le sens de son monde et les choses”. Au travers de la simplicité de l'expression, ce dont le neurobiologiste chilien cherchait à rendre compte, c'est que toute approche scientifique de la cognition se doit d'englober “la temporalité de la vie”, “la temporalité de la cognition comme histoire vécue”. La cognition, en effet, ne peut être envisagée indépendamment ni du corps ni du monde avec lequel celui-ci interagit continuellement. Elle est, au contraire, d'abord fondée sur l'activité concrète et permanente de tout l'organisme. Comme l'explique Francisco Varela, du point de vue éenactif, “les structures cognitives émergent des schémas sensori-moteurs récurrents qui permettent à l'action d'être guidée par la perception”. Il en résulte que “les facultés cognitives sont inextricablement liées à l'historique de ce qui est vécu, de la même manière qu'un sentier au préalable inexistant apparaît en marchant”. En ce sens, la cognition est bien un “savoir-faire construit sur la base du concret” (Varela, 1996b, p. 37).

Quatrième principe : un monde éenacté

Du point de vue de l'éenaction, la cognition ne consiste donc pas à simplement – passivement – enregistrer les informations que fournirait la perception afin de reconstruire les propriétés prédéfinies d'un monde. Dans *The Tree of Knowledge*, Humberto Maturana et Francisco Varela la caractérisent plutôt comme étant “an effective action, an action that will enable a living being to continue its existence in a definite environment as it brings forth its world.” La cognition est action, et cette action consiste à rendre un être vivant capable de continuer à vivre en suscitant un monde qui lui soit viable. Ce monde viable n'est pas un monde pré-donné, mais un monde éenacté, un *monde propre, construit* non pas arbitrairement, mais sur les bases des capacités sensori-motrices spécifiques de l'être vivant. Comme l'explique Evan Thompson, “a cognitive being's world is not a pre-specified, external realm, represented internally by its brain, but a relational domain enacted or brought forth by that being's autonomous agency and mode of coupling with the environment” (Thompson, 2007, p. 13). Ce monde éenacté, c'est le monde propre de l'être vivant, son *Umwelt*, au sens où l'entendait Jacob

von Uexküll. Et dans une perspective éactive, il n'est ni totalement objectif ni totalement subjectif. C'est, nous dit Francisco Varela, un "monde partagé" : " (...) puisque la représentation ne joue plus un rôle clef, l'intelligence ne se définit plus comme la faculté de résoudre un problème mais comme celle de pénétrer un monde partagé" (Varela, 1996a, p. 112-113). Ce partage n'est pas sans rappeler l'idée d'entrelacement du sujet et du monde qui est au coeur de la philosophie de Maurice Merleau-Ponty. Dans *L'inscription corporelle de l'esprit*, Varela, Thompson et Rosch citent d'ailleurs un passage de fin de la *Phénoménologie de la perception* (1945) où le philosophe français insistait sur ce caractère entrelacé de l'objectivité et de la subjectivité :

Le point essentiel est de bien saisir le projet du monde que nous sommes. Ce que nous avons dit plus haut du monde comme inséparable des vues sur le monde doit nous aider ici à comprendre la subjectivité comme inhérence au monde. (cité par Varela, F., Thompson, E., & Rosch, E., 1996, p. 28)

Cinquième principe : nécessité d'une neurophénoménologie

Depuis les années 1980, grâce au développement des techniques de la neuro-imagerie, les neurosciences recueillent des données de plus en plus fines sur l'activité cérébrale. Toutefois, ces données ne sont jamais que des données observées de l'extérieur, ou, en d'autres termes, des données dites « en troisième personne ». Or, pour les fondateurs de l'approche éactive, il est indispensable d'intégrer dans le champs d'étude des sciences cognitives les données provenant de l'expérience vécue par le sujet, dites données "en première personne". Autrement dit, il est absolument nécessaire de coupler ces deux modalités d'investigation que sont l'approche neuroscientifique et l'approche phénoménologique :

The fifth idea is that experience is not an epiphenomenal side issue, but central to any understanding of the mind, and needs to be investigated in a careful phenomenological manner. For this reason, the enactive approach maintains that mind science and phenomenological investigations of human experience

need to be pursued in a complementary and mutually informing way. (Thompson, 2007, p. 13)

Ce programme visant à coordonner d'une façon scientifique les données des neurosciences avec celles subjectives de la phénoménologie, Francisco Varela l'a tout naturellement baptisé *neurophénoménologie*. Dans l'esprit du chercheur chilien, cette discipline n'a pour but ni de réduire les données de l'expérience subjective à celles observées par les neurosciences, ni de postuler leur identité, mais au contraire, de chercher à corrélérer les données objectives et subjectives sans attribuer ni aux unes ni aux autres aucune prééminence ontologique.

Comme l'explique Francisco Varela, tout l'enjeu de la neurophénoménologie est de défaire l'explication scientifique de "son aliénation à l'égard de la vie humaine".

1.3 Phénoménologie et méditation bouddhiste

Varela s'est beaucoup intéressé à la phénoménologie européenne d'origine husserlienne, et pour en expliquer l'importance à ceux qui ne la connaissent pas ou la sous-estime, la décrivait ainsi,

comme un genre spécial de réflexion ou d'attitude à propos de notre capacité d'être conscients (...) Le point d'Archimède de la phénoménologie consiste à suspendre ses idées habituelle et à catalyser un examen à nouveau frais. D'où la fameuse proposition de Husserl : "Faisons retour aux choses mêmes !" qui signifiait pour lui – à l'opposé d'une objectivation en troisième personne – un retour au monde comme il est éprouvé dans son immédiateté sentie. L'espoir de Husserl, et en même temps l'inspiration de base sous-tendant la recherche phénoménologique était qu'une vraie science de l'expérience allait progressivement s'établir, et qu'elle ne serait pas seulement mise sur le même pied que les sciences de la nature, mais qu'en vérité, elle leur fournirait un fondement indispensable puisque toute connaissance émerge

nécessairement de notre expérience vécue. (Varela, 2017, p. 304)

La phénoménologie husserlienne n'est pas une simple *introspection* de la conscience et de ses contenus, c'est une approche méthodique reposant un protocole rigoureux appelé *réduction phénoménologique* et consistant en quatre moments distincts :

- **la réduction**, qui est une attitude consistant “à retourner le sens du mouvement de la pensée, en l'écartant de son orientation vers le contenu, pour le reporter en arrière, en direction de l'émergence des pensées elles-mêmes”(p. 306) ;
- **l'intuition**, qui n'est pas une simple impression ou suggestion subjective, mais un rapport d'intimité, d'immédiateté avec les phénomènes, et qui relève d'une évidence semblable à celle des mathématiques ;
- **les invariants**, qui sont les éléments ou structures invariables de l'expérience ;
- **l'entraînement**, qui consiste à cultiver l'aptitude à stabiliser et à approfondir sa propre capacité à la mise entre parenthèse attentive et à l'intuition, ainsi qu'à formuler des descriptions, ainsi qu'à formuler des descriptions éclairantes.

Or, pour Francisco Varela, en Occident – les choses ont un peu changé depuis –, la diffusion et la pratique de cette expertise phénoménologique étaient insuffisantes : “Il est remarquable qu'on ait si peu prêté attention à cette capacité de devenir conscient, en tant que pragmatique humaine. C'est comme si l'aptitude aux mouvements rythmiques n'avait abouti à aucun développement de l'entraînement à la danse.” Aussi recommandait-il de se tourner vers “la méditation bouddhiste de la pleine conscience” (Varela, 2017, p. 315). C'est dans cette perspective qu'il initia, en 1987, avec Adam Engle et Tenzin Gyatso, le 14^e Dalaï-lama, les rencontres *Mind & Life*, dont l'objectif était de susciter un dialogue entre les sciences modernes et les investigations et méthodes du bouddhisme traditionnel.

Dans leur présentation de l'ouvrage collectif *On Becoming Aware : A Pragmatics of Experiencing*, les auteurs Natalie Depraz, Francisco J. Varela, Pierre Vermersch, soulignaient l'importance pour l'humanité tout entière de porter attention à la tradition bouddhiste d'examen et d'entraînement de l'esprit :

The Buddhist tradition of mind examination and training serves as an exemplary detailed case study for other traditions of human wisdom, Western and non-Western alike, which, although they might be just as concerned with phenomenological praxis as Buddhism, did not develop such precise practical techniques. (Depraz, Varela, & Vermersch, 2002, p. 17)

2. La psychomécanique du langage guillaumienne au regard de l'énaction

Dans cette deuxième partie de notre étude, notre objectif sera d'évaluer la pertinence cognitive de la psychomécanique au regard de cette théorie de la cognition qu'est la théorie de l'énaction. Compte tenu de la complexité de cette réflexion interdisciplinaire, nous avons choisi de confronter la théorie guillaumienne du langage à trois impératifs épistémologiques et méthodologiques de l'énaction susceptibles de jouer le rôle de passerelles entre linguistique et cognition à savoir : (1) resituer l'objet scientifique dans sa temporalité ; (2) éviter l'écueil du représentationnalisme ; (3) restituer au sujet son agentivité. Bien que les affinités de la psychomécanique guillaumienne avec le paradigme constructiviste de la cognition auquel est affiliée la théorie varélienne de l'énaction aient déjà été soulignées par un certain nombre de chercheurs comme, notamment, Valette (2006), Fuchs (2007), Bottineau (2010), Tollis (2017), il nous semble que le recours à ces trois notions de temporalité, de représentation et d'agentivité nous permettront, à elles seules, d'en faire une présentation originale et complémentaire, à la fois suffisamment détaillée et plus panoramique.

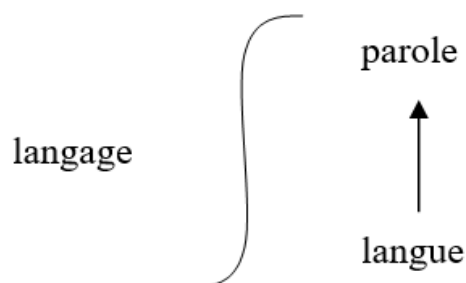
2.1 La notion de temporalité

Gustave Guillaume comprit très tôt la nécessité pour la linguistique générale de prendre en compte la dimension temporelle concrète de l'activité langagière. Dans une note de bas de page de *Temps et Verbe*, son deuxième ouvrage publié en 1929, le linguiste français mettait pour la première fois l'accent sur cette idée que "la pensée en action de langage exige réellement du temps", pour ajouter aussitôt : "il y a là un principe

de grande portée en linguistique psychologique et en linguistique générale” (Guillaume, 1984, p. 8). Cette prise en compte du facteur temps eut en effet de nombreuses conséquences théoriques. L’une des plus générales est qu’il fallut à Guillaume rectifier la distinction saussurienne de la langue et de la parole, telle qu’elle était présentée dans le *Cours de linguistique générale*¹ (Saussure, 1982). Dans une leçon donnée à l’École Pratique des Hautes Études de la Sorbonne en 1948, le linguiste s’expliquait ainsi sur ce point :

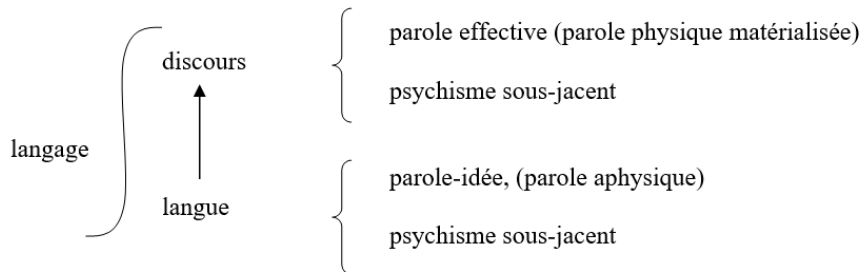
Un facteur dont la formule saussurienne ne tient pas compte, et dont en toute question linguistique, il y a lieu de tenir le compte le plus étroit, c’est le facteur temps. Le langage comme tout, comme intégrale, enveloppe une successivité : celle du passage de la langue, présente, dans le sujet parlant, en permanence, en dehors de toute momentanéité par conséquent, à la parole, présente en lui par momentanéité seulement – par momentanéité plus ou moins espacée. (Guillaume, 1987 : p. 111)

Compte tenu de la relation de successivité entre la langue à la parole, Guillaume proposa de visualiser celle-ci sous la forme d’une flèche :



¹ Rectification judicieuse selon Rossitza Kyheng, puisque, explique-t-elle, « le manuscrit de *De l'essence double du langage* découvert en 1996 atteste que Saussure envisageait la parole exactement de cette manière, comme « parole effective » ayant une existence réelle et exclusivement linéaire, et « parole potentielle » ayant une existence abstraite d’éléments parallèles « conçus et associés par l’esprit » (Kyheng, 2005).

Analysant plus avant le passage de la langue à la parole, le linguiste français en vint alors à scinder la parole en une “parole virtuelle” antérieure et “indissolublement liée au psychisme de la langue”, et une “parole actuelle”, quant à elle “effective et physique” (Guillaume, 1987, p. 112). Cet approfondissement de la temporalité de la parole, Guillaume le figura sous la forme du schéma ci-dessous.



Ce que la distinction sommaire de la langue et de la parole du *Cours de linguistique générale* ne montrait pas, mais que ce schème d'analyse donnait désormais à voir, c'est que “dans la langue comme dans le discours, il y a liaison et congruence d'un fait de parole et d'un fait de pensée”, avec cette différence, ajoute Guillaume, que

Dans la langue, au niveau de la langue, la congruence fait de parole/fait de pensée ressortit à la visée constructive de la langue. Dans le discours, la congruence fait de parole/fait de pensée (...) ressortit à la visée constructive du discours.
(Guillaume, 1987, p. 114)

Cette analyse de la temporalité de l'action de langage, comme nous l'avons signalé précédemment, Guillaume l'avait entreprise dès *Temps et Verbe* (1929), ouvrage dans lequel il démontrait la nécessité pour la linguistique de ne pas s'en tenir à l'observation des faits de discours, mais de remonter jusqu'à “la partie la plus profonde de la langue virtuelle”, décrite – pour la première fois à notre connaissance – comme un *mécanisme*. Guillaume expliquait alors,

La langue virtuelle (...) est considéré comme le dépôt en nous non pas seulement des concepts qui servent à exprimer la partie matérielle de la pensée, mais de tout un mécanisme d'emploi de ces concepts. L'image de ce mécanisme est même la partie la plus profonde de la langue virtuelle, celle qui se dessine sous toutes les autres, en ce sens que le sujet parlant ne saurait entrer dans aucune action de langage sans avoir, au préalable, évoqué sommairement en lui les possibilités que le mécanisme de la langue lui offre et entre lesquelles il lui faut choisir. Aussi, nommerons-nous l'image d'ensemble de ce mécanisme le schème sub-linguistique. (Guillaume, 1984, p. 121)

Avec la découverte de ce mécanisme au plus profond de la langue qu'est le schème sub-linguistique, Guillaume jetait les bases théoriques d'une linguistique génétique dans la lignée du programme linguistique humboldtien². En resituant le langage dans sa temporalité, Guillaume mit en effet au jour la structure dynamique de son *energeia* pour montrer, bien avant Chomsky, qu'en se défaisant de son positivisme et "avec le secours de moyen analytiques plus puissants" (Guillaume, 1984, p.133) que l'observation directe, la linguistique pouvait remonter vers ce psychisme sous-jacent qu'il appelait les schèmes sub-linguistiques, et que Chomsky appela *deep structures* (Chomsky, 1957). Ce schème sub-linguistique est sans nul doute à rapprocher de ce que Humboldt nommait « la forme interne de la langue (innere Sprachform)³. Le linguiste français n'aurait d'ailleurs probablement pas complètement renié ce rapprochement. Il se trouve, en effet, que dans une leçon de 1939, Guillaume citait Humboldt en ces termes :

² Pour le célèbre linguiste allemand, rappelons-le, "En elle-même, la langue est non pas un ouvrage fait [*Ergon*], mais une activité en train de se faire [*Energeia*]. Aussi sa vraie définition ne peut-elle être que génétique." (Humboldt, 1974 [1836], p. 184).

³ Nous soulignons déjà cette filiation à propos de la théorie guillaumienne de l'article dans notre thèse consacrée au premier ouvrage de Guillaume (Babu, 2014, p. 410), *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*. De fait, le schème sublinguistique guillaumien.

Et s'il est une vérité, c'est bien cette assertion de Humboldt que "la vraie définition du langage ne peut être que génétique". Mais il est nullement nécessaire que la définition génétique prenne la forme d'un énoncé. Elle peut fort bien consister en une figure schématique⁴ accompagnée des explications indispensables. C'est même, j'en ai la conviction, la seule manière vraiment pratique de déférer au précieux conseil de Humboldt. (Guillaume, 1992, p. 137)

Les notions d'*Innere Sprachform* et de schème sub-linguistique participent selon nous de la même "exigence génétique", pour reprendre l'expression d'André Jacob (Jacob, 2021, p. 12). Toutefois, comme nous allons le voir dans la partie suivante, à la différence de l'*Innere Sprachform*, le schème sub-linguistique guillaumien se présente, dès *Temps et verbe*, de façon résolument technique, comme un "mécanisme" (p. 121-122), comme un système de sous-systèmes dont le schème verbo-temporel auquel est consacré l'ouvrage ferait partie (p. 122-123)⁵.

Notre examen du principe de temporalité dans la théorie linguistique guillaumienne est certes loin d'être complet. Il nous permet cependant de mettre en relief un certain nombre d'affinités avec l'approche énative. Tout d'abord, comme pour l'approche énative, la prise en compte du "temps vécu" est chez Guillaume un principe *fondamental*, comme en témoigne cet extrait d'une leçon donnée le 11 novembre 1943 :

On retrouve là un de nos principes doctrinaux, qui nous a servi à mener à bon nombre d'analyses délicates, à savoir que toutes les opérations de pensée dont le langage est le lieu exigent pour se produire du temps, du temps vécu – ce temps pouvant

⁴ Cette citation montre l'importance accordée par Guillaume à la figuration schématique des mécanismes de puissance de la langue. Nous en reparlerons dans la partie suivante consacrée à l'écueil du représentationnalisme.

⁵ Les termes de psycho-systématique et psycho-mécanique n'apparaîtront respectivement qu'en 1938 et 1945, mais l'on voit que les fondements théoriques de la linguistique guillaumienne étaient en place dès 1929.

être aussi bref, aussi voisin de la nullité que l'on voudra (...)
C'est sur ce principe (...) que repose la partie la plus
intéressante et la plus rigoureuse de nos travaux. (Guillaume,
1990, p. 13)

Un deuxième point commun avec l'approche éactive, et qui découle du premier, c'est que l'inscription temporelle de l'objet d'étude permet de l'appréhender dans son dynamisme, dans ce qu'il a de vivant. Comme la cognition dans l'approche éactive, dans la psycho-mécanique, le langage est action, et plus précisément une action d'un certain type, à savoir l'action de la pensée en action de langage. L'originalité de la psychomécanique est d'avoir mis au jour dans l'action de langage des opérations de pensée spécifiques, c'est-à-dire propres à l'action de langage. Sur ce point, il nous semble donc que la psycho-mécanique n'est pas seulement susceptible d'une approche éactive mais qu'elle est en mesure d'enrichir une approche éactive de la cognition, en déployant des moyens analytiques pour décrire les processus mentaux invisibles qui sont à l'oeuvre dans l'action de langage.

2.2 La notion de représentation

Comme nous l'avons vu dans notre première partie, ce que l'approche éactive reproche aux sciences cognitives, c'est leur représentationnalisme. Or, sur ce point, il convient de rappeler que Francisco Varela distinguait deux notions de représentation : une "acception faible", et une "acception beaucoup plus forte" (Varela, 1996a, p. 99-101). Au sens faible, acceptable et utile selon le neurobiologiste chilien, la notion de représentation "réfère à tout ce qui peut être compris comme étant à propos de quelque chose. C'est là la définition de la représentation en tant qu'« interprétation ». Cette acception, précise-t-il, "ne véhicule aucune implication épistémologique ou ontologique" (p. 99-100). Au contraire, dans son acception forte, la notion de représentation "véhicule (...) de lourdes implications ontologiques et épistémologiques", qui sont au nombre de deux.

Nous présumons que le monde est prédéfini, c'est-à-dire que
ses propriétés sont établies préalablement à toute activité

cognitive. Alors, pour expliquer la relation entre cette activité cognitive et un monde prédéfini nous posons l'hypothèse de l'existence des représentations mentales au sein du système cognitif (peu importe pour l'instant qu'il s'agisse d'images, de symboles, ou de schémas sub-symboliques d'activité distribuée sur un réseau). Nous disposons alors d'une théorie complète qui dit 1. le monde est prédéfini, 2. notre cognition concerne ce monde — même dans une mesure partielle — et 3. notre cognition de ce monde prédéfini s'accomplit à partir de la représentation de ses propriétés, puis d'une action fondée sur cette représentation. (p. 101)

La question est donc de savoir si la théorie de langage guillaumienne est représentationnaliste au sens fort, soit une *mimesis*, ou bien au sens faible, soit une *poïesis*⁶? Pour le savoir, nous interrogerons tout d'abord la notion de représentation chez Gustave Guillaume telle qu'elle apparaît dans *Temps et verbe* (1929), soit dans les premiers développements de la théorie psycho-mécanique. Nous l'examinerons ensuite à un stade plus abouti, dès le milieu des années 1940, lorsque le linguiste français formule explicitement l'hypothèse que le langage est une *mécanique intuitionnelle*, c'est-à-dire une mécanique inconsciente constituée des opérations cognitives fondamentales à l'origine de la représentation linguistique de l'espace et du temps sous la forme des catégories du nom et du verbe.

Nous avons vu, dans la partie précédente, que la prise en compte de la temporalité du langage permit à Guillaume d'inaugurer, dans *Temps et Verbe* (1929), une linguistique génétique dont l'objectif est de remonter jusqu'au mécanisme d'ensemble de la langue, jusqu'à ce système de systèmes d'opérations de pensée appelé *schème linguistique*. Plaçant l'étude de la représentation grammaticale du temps au cœur de son ouvrage, Guillaume découvrit que cette représentation repose en fait sur une *chronogénèse*, autrement dit sur un mécanisme génétique de construction progressive. Il lui apparut, en effet, que la distinction commune à de nombreuses langues

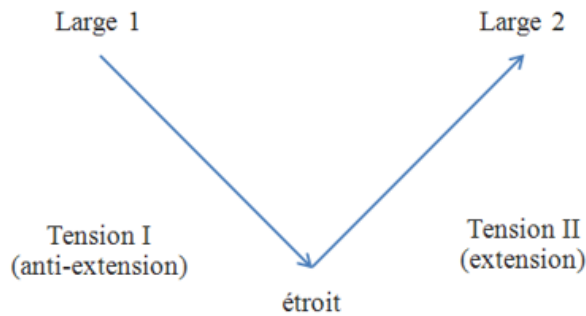
⁶ Nous utilisons ce terme pour rappeler son utilisation dans la dénomination de la théorie énaïve de l'autopoïèse.

du passé, du présent et du futur n'est pas donnée d'emblée, mais le résultat d'une visée constructive (Guillaume, 1984, p.7), autrement dit qu'elle est "du temps déjà construit en pensée", là où, dit-il, "l'analyse demanderait qu'on vit du temps en train de se construire dans la pensée"(p. 8). Selon Guillaume, la chronogenèse est un processus de pensée empruntant à l'espace les conditions de la représentation du temps. Ce processus de formation de l'*image-temps*⁷ requiert pour s'accomplir un temps que Guillaume appellera plus tard, en 1939, le *temps opératif* (Boone et Joly, 1996, p. 422). Il comporte en français trois *chronothèses*, c'est-à-dire trois phases d'accomplissement de l'image-temps correspondant aux trois modes de la grammaire traditionnelle du français : la chronothèse initiale produit le temps *in posse* (en puissance) correspondant au mode quasi-nominal (infinitifs et participes) ; la chronothèse médiane donne lieu au temps *in fieri* (en devenir) correspondant au mode subjonctif ; et la chronothèse finale aboutit au temps *in esse* (en réalité), c'est-à-dire au mode indicatif.

À partir de *Temps et Verbe*, Guillaume va engager sa réflexion, d'une part, dans l'étude des autres sous-systèmes du schème sub-linguistique, tels que les sous-systèmes du mot, de l'article et du nombre ; et d'autre part, en parallèle, dans la compréhension "des opérations de pensée fondatrices de la langue" elle-même (Guillaume, 1973, p. 91), opérations constitutives de cette "mécanique de représentation" (Guillaume, 2019, p. 97) qu'est la langue, et que Guillaume appellera "mécanique intuitionnelle" (Guillaume, 2008, p. 192-194). Aussi nous proposons-nous maintenant de suivre dans ses très grandes lignes l'évolution de la notion guillaumienne de représentation depuis l'étude des sous-systèmes jusqu'à celle de la mécanique intuitionnelle du langage.

L'étude des sous-systèmes du mot, de l'article et du nombre conduisit Guillaume à la découverte, vers la fin des années 1930 (Valette, 2003), de leur psychomécanisme constructeur commun, à savoir le *tenseur binaire radical*. Ce tenseur binaire radical est un système cinétique constitué de deux mouvements (ou *tensions*) opérant entre les pôles que sont l'universel et le singulier. Il est couramment représenté à l'aide du schéma ci-dessous.

⁷ L'*image-temps* est la "représentation mentale d'un cas de spatialisation du temps. Chaque forme verbale emporte avec soi une image-temps"(Boone et Joly, 1996).

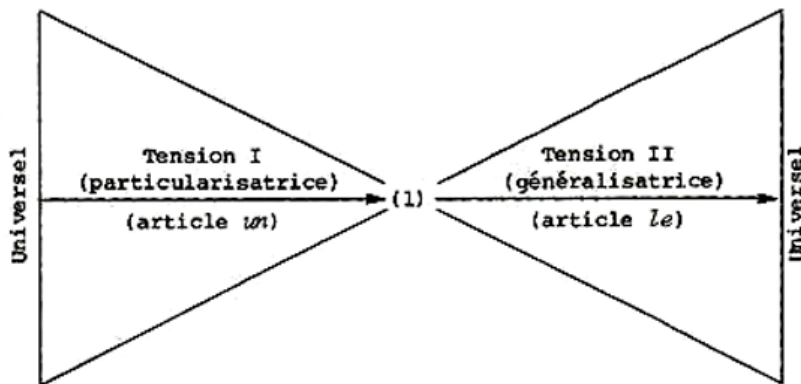


Le tenseur binaire guillaumien

Découvrant sa présence dans les catégories du mot, de l'article et du nombre, Guillaume en vint à comprendre qu'il s'agit d'un psychomécanisme fondamental :

L'expérience montre que ce double mouvement entre les limites que sont le singulier étroit et l'universel large est à la base de tout ce que la langue a construit en elle [...] C'est ainsi qu'il apparaît fondamental et très visible dans la catégorie du nombre et de l'article. Il se laisse voir aussi [...] dans toute la systématique verbo-temporelle [...] Le même double mouvement est à la racine de toute la systématique du mot, et la théorie des parties du discours, liée à la théorie du mot en porte aussi la marque. (Guillaume, 1973, p. 96-97)

Compte tenu de l'espace limité dont nous disposons pour cette étude, nous illustrerons la présence du tenseur binaire radical dans le seul système de l'article à l'aide d'un schéma provenant d'une leçon donnée par Guillaume en 1945 (Guillaume, 1985, p. 63).

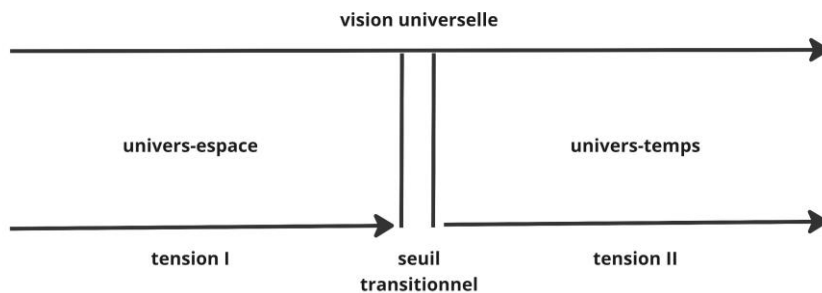


Le psychomécanisme de base du système de l'article

Le tenseur binaire radical permet à Gustave Guillaume de poser l'article "un" comme anti-extensif, c'est-à-dire comme mouvement de particularisation allant de l'universel au singulier numérique, et l'article "le" comme extensif, soit comme une généralisation allant du singulier numérique à l'universel. En discours, disions-nous dans notre thèse de doctorat,

il convient de choisir l'une des deux tensions, c'est-à-dire, l'un des deux articles et d'en suspendre le cinétisme à plus ou moins grande distance du singulier numérique, selon la visée momentanée du discours. L'article *un* et l'article *le* permettent alors d'ajuster le degré de particularité ou de généralité de la notion substantivale et contribuent, de cette manière, à fixer les limites plus ou moins larges du champ d'application de celle-ci. Ainsi, si l'on dit l'homme est mortel, l'article *l'* rend la notion substantivale incidente à l'espèce et indique par conséquent une extensité généralisante > 1 ; au contraire, si l'on dit un homme entra, l'article *un* indique une extensité particularisante minimale, soit égale à 1. (Babu, 2014, p. 420)

La puissance heuristique du tenseur binaire radical amena Guillaume à voir en lui “l’opérateur universel de la structure du langage” (Guillaume, 1982, p. 77). C’est en effet à ce psychomécanisme fondamental que, dans une leçon du 23 novembre 1950, le linguiste français eut recours pour expliquer le processus mental à l’origine de la représentation de l’espace et du temps dans la pensée humaine. Dans le schéma figuratif ci-dessous (Guillaume, 2019, p. 6), Guillaume décrit comment le tenseur binaire opère “une division de la vision universelle, c’est-à-dire de l’illimité universel, en un univers espace suivi d’un univers temps”.



Ce mécanisme de bipartition de la représentation de l’espace et du temps est celui sur lequel s’appuie la distinction linguistique du nom et du verbe : “le contraste de linguistique structurale nom / verbe reproduit en langue le contraste de psychographie structurale espace / temps” (Guillaume, 2007, p. 38). Elle est au fondement de ce que Guillaume appelle la *mécanique intuitionnelle* du langage.

Intuitionnelle, cette mécanique l’est dans la mesure où, explique Guillaume, les opérations de pensée qui la constituent “sont toutes inconscientes” (Guillaume, 1982, p. 100). La question que nous nous posons donc maintenant est celle-ci : cette mécanique de représentation qu’est la mécanique intuitionnelle fait-elle de la représentation une *mimesis* ou une *poiesis* ?

La réponse apportée à cette question par Guillaume, dans une leçon de 1957, nous semble relativement claire : “Le langage humain n’existe qu’à partir du moment où le vécu expérimental est muté en *représentation*” (Guillaume, 1982, p. 179). Pour rendre l’importance anthropologique de cette *mutation*, le linguiste propose d’en visualiser les termes à l’aide du tableau ci-dessous.

langage animal	langage humain
vécu expérimental et pensée prescrite	représentation et pensée prescrite

Toutefois, ce tableau présente deux lacunes relatives. La première est qu'il ne donne pas à voir la temporalité de cette mutation du vécu expérimental en représentation, si importante chez Gustave Guillaume. Dans une lettre de 1952, extraite de sa correspondance scientifique, le linguiste la précise en ces termes : "Aux origines, le contraste de l'espace et du temps est de l'ordre de l'expérience : c'est lentement, tardivement, qu'il devient, par transcendance (trans-expérimentalement), représentation – impératif de représentation." (Malengreau, 1995, p. 277). On retrouve là l'exigence d'une linguistique génétique. Contestant "l'idée kantienne de catégories inhérentes à l'entendement", Guillaume défend une linguistique conduisant à une explication strictement expérimentale des choses", selon laquelle "l'espace et le temps (...) apparaissent des produits de l'expérience qu'a l'esprit humain de lui-même et de l'univers par lui contemplé" (Guillaume, 2007, p. 171).

La deuxième lacune de ce tableau est qu'il ne montre pas la nature complexe du vécu expérimental. Guillaume la comble rapidement cependant en ajoutant ces commentaires :

En toute pensée : une cogitation. La représentation : extinction de la turbulence de la cogitation. En mécanique : la régulation, ses moyens (...) Au principe, on a que c'est par une suffisante extinction originelle de la turbulence de la cogitation mentale que se crée le langage humain et aussi ultérieurement, la puissance de la pensée humaine. Or le freinage de la turbulence est instinctif. (Guillaume, 1982, p. 179-180)

Dans le vécu expérimental, la pensée existe bel et bien, mais c'est une pensée encore soumise à la turbulence de l'expérience. Ce que Guillaume nous semble affirmer dans ce passage, c'est que la pensée tend de façon instinctive à freiner cette turbulence en trouvant en elle-même le moyen de le faire, et que c'est cette tendance instinctive qui l'a conduite à créer le langage. Le moyen trouvé par la pensée pour augmenter sa puissance de régulation est le mécanisme de la représentation.

Au terme de notre trop brève étude de la notion guillaumienne de représentation, la mécanique intuitionnelle ne peut apparaître comme une simple *mimesis*. Dire, en effet, que la représentation est une mutation du vécu expérimental, c'est dire qu'elle est autre chose qu'un *miroir* du monde. La représentation au sens guillaumien apparaît davantage comme la *création* par la pensée d'un moyen de réguler la turbulence inhérente de son expérience du monde. En ce sens, elle est une *poiesis*, une représentation au sens faible, tel que l'a définie Francisco Varela. À l'appui de cette idée, nous citerons cet extrait d'une leçon du 12 avril 1951, où Guillaume fait une nette distinction entre les facultés de représentation offertes par la mécanique intuitionnelle et les facultés discussives qui les exploitent :

La mécanique intuitionnelle est une mécanique de représentation, d'un caractère impératif. Il ne dépend pas de moi, il dépend de ma nature d'homme, il m'est imposé de n'accéder à la représentabilité que par les moyens d'une saisie d'étendue de régime restreint. Sur cette saisie d'étendue de régime restreint, je peux asseoir ma connaissance discutée de l'univers. Et ici, il importe de bien distinguer les facultés de représentation des facultés discussives. Les facultés de représentation excluent la discussion et en elles s'égalent le savant et l'ignorant.

Chez Guillaume, le sujet pensant humain est un sujet qui, grâce au mécanisme intuitionnel de la représentation, s'est rendu capable de dire le monde. Or dire le monde est une activité essentiellement phénoménologique, dans la mesure où, le sujet pensant ne peut dire le monde qu'au travers de l'expérience qu'il en fait en tant qu'être incarné.

S'il est capable, donc, de faire de lui-même, au moyen de la mécanique intuitionnelle du langage, un sujet face à l'objet du monde, il reste que tout ce qu'il peut dire de celui-ci est ouvert à une infinie discussion, à une infinie interprétation.

2.3 La notion d'agentivité

Dans le cadre de la théorie éactive, la notion d'agentivité est étroitement liée au principe de l'autonomie du vivant (premier principe), au caractère à la fois dynamique (deuxième principe), incarné et situé (troisième principe) de la cognition. Elle débouche sur l'idée que le monde de l'être vivant est un monde éacté (quatrième principe), c'est-à-dire un monde qui n'est pas prédéterminé mais une construction active et dynamique de l'agent, et qui émerge de ses interactions avec l'environnement. Ce qui caractérise donc l'agentivité, c'est la disposition d'un être vivant à faire émerger de ses interactions permanentes avec l'environnement un monde qui lui soit viable.

Il s'agit pour nous, dès lors, de savoir quelles peuvent être les affinités de la psychomécanique guillaumienne avec la notion d'agentivité éactive. Pour faciliter notre enquête, nous avons choisi d'étudier la pertinence de chacun des 4 principes éactifs de l'agentivité ci-dessus mentionnés au regard de la psychomécanique guillaumienne.

1^{er} principe

Nous savons que selon le premier principe de l'éaction, les êtres vivants sont des systèmes autopoïétiques, capables de s'adapter de manière souple à leur environnement en développant et maintenant des structures internes adaptées à leurs besoins. En psychomécanique, l'objet d'étude n'est certes pas la cognition de l'être vivant à proprement parler, mais le langage humain. Toutefois, le langage n'est évidemment pas étranger à la cognition. Nous avons vu, d'une part, que chez Guillaume, la mécanique intuitionnelle de la représentation qui constitue le langage est un produit de l'expérience faite par la pensée de son rapport avec elle-même et son environnement ; et d'autre part, que la création du langage permet à la pensée de réguler sa propre turbulence. Dans la psychomécanique guillaumienne, l'agentivité de la pensée présente donc de grandes similitudes avec l'autonomie des systèmes autopoïétiques.

2^e principe

Selon le deuxième principe de l'énaction, les systèmes nerveux sont des systèmes dynamiques capable de produire du sens, et non de simples systèmes de traitement d'informations préétablies (deuxième principe). Il nous semble en aller de même en psycho-mécanique. Dans une perspective guillaumienne, la création de la mécanique intuitionnelle du langage est un moyen de créer de la régularité là où il n'y avait que turbulence. Dans une perspective énative, c'est cette régularité qui *fait sens*. Or, elle ne consiste pas en un simple traitement d'une information "préétablie comme un ordre déjà donné" (Varela, 2017, p. 226), mais en une *mutation* du vécu expérimental en représentation. Il faut cependant ajouter que chez Guillaume la question du sens prélinguistique n'est pas vraiment posée. Si elle était posée, il faudrait sans doute pour y répondre partir de cette affirmation de Guillaume selon laquelle, pour la pensée, "le freinage de la turbulence est *instinctif* [nous soulignons]" et qu'il nécessite la création d'une "régulation" et des "moyens" (Guillaume, 1982, p. 179-180) mécaniques que celle-ci requiert.

3^e principe

Le troisième principe de l'énaction est que la cognition est l'exercice d'un savoir-faire élaboré s'exprimant dans une action incarnée et située dans un environnement. La psychomécanique, de son côté, montre que, considéré dans sa temporalité, le langage est action, et plus précisément, l'action de la pensée en action de langage. Elle permet ainsi d'étudier le langage dans son dynamisme, dans ce qu'il a de vivant, et de remonter du discours à la langue pour montrer ce que le langage a d'existentiel et de profondément humain :

L'homme habite l'univers. C'est le lieu qu'il a pour y vivre. Pas à revenir là-dessus. C'est de l'absolu, de l'absolu humain. L'univers, lieu des lieux, lieu sans plus grand ; pas d'extériorité. D'autre part, un univers habite l'homme – un univers où il ne vit pas, un univers qui vit en lui, lequel est un univers de représentation. Cet univers c'est la langue et extensivement le langage humain. Ôter à l'homme cet univers du dedans, duquel

il se sert pour penser l'autre, celui du dehors, il n'y a plus d'hominisation. (Guillaume, 1958, cité dans Valette, 2003, p. 19)

Pour le linguiste Mathieu Valette, ce texte inédit montre que Guillaume, contrairement à la cybernétique de son temps, considère le langage comme une activité située et incarnée s'inscrivant dans l'espace et dans le temps vécu de l'être humain : "Guillaume ne conçoit le langage que dans une perspective constructiviste et phénoménologique. Le langage est entièrement déterminé par son histoire personnelle, par sa confrontation avec l'univers." Il ajoute, par ailleurs, dans une note de bas de page :

Il est frappant de constater que cette réserve vis-à-vis de la cybernétique correspond à celle exprimée par Varela et al. (1993) à travers le concept d'enaction, contre les sciences cognitives. Ils développent une conception de la cognition comme « action incarnée » (embodied action), inspirée de la phénoménologie de Merleau-Ponty. Selon eux, les sciences cognitives négligent le rôle de l'expérience humaine dans la cognition. (Valette, 2003, p. 19)

4^e principe

D'un point de vue éactif, la cognition est un savoir-faire consistant pour l'être vivant à faire émerger/énacter un monde qui lui soit viable. Ce monde, qui lui est propre, est construit non pas arbitrairement, mais sur les bases de ses capacités sensori-motrices spécifiques. Ce monde éacté, nous l'avons vu, est un monde ni totalement objectif ni totalement subjectif, mais un monde partagé, "une voie moyenne, un entre-deux" (Varela, Thompson & Rosch, 1996, p. 27). Si la notion de *monde éacté* a une pertinence en psychomécanique, c'est sans doute dans sa description de l'action de langage qu'il est possible de la retrouver. Dans l'action de langage, en effet, le sujet parlant, au moyen de la langue et de sa mécanique intuitionnelle de représentation, à chaque instant, rejoue le monde, ou en termes éactifs, éacte le monde, à partir de sa condition d'être pensant, situé et incarné.

Pour Guillaume cependant, l'être pensant, pensant et parlant, est aussi un être connaissant, se refusant aux limites imposées à sa connaissance de l'univers :

L'esprit humain est ainsi fait que, placé en face de l'univers environnant, il n'accepte pas d'en ignorer la structure et le mécanisme. L'homme est savant par définition, en raison de ce refus d'ignorance qui lui est propre. Aucune connaissance, qu'elle qu'en soit l'espèce, ne le satisfait, ne lui suffit. Il lui faut aller au-delà. (Guillaume, 1985, p. 223)

En termes énatifs, cela équivaut à dire que l'être vivant humain, au moyen du langage, tend à repousser sans cesse les limites de ses mondes énatés.

Au terme de notre examen comparatif, il apparaît qu'entre les notions d'agentivité dans la théorie énative de la cognition, d'une part, et dans la théorie psychomécanique du langage, d'autre part, les affinités sont nombreuses. En psychomécanique, l'agentivité du langage apparaît comme une extension de l'agentivité de la cognition de l'être vivant, dont elle accroît l'autonomie par rapport à son environnement (1^{er} principe). Cette extension repose sur la création d'une mécanique interne de régulation, appelée par Guillaume "mécanique intuitionnelle" (2^e principe). Cette création est purement expérimentale. Elle ne relève ni d'une mathématique, ni d'une logique a priori, mais de l'expérience que l'être humain fait de son rapport à son environnement (3^e principe). En tant qu'elle est constitutive de la structure du langage, la création de cette mécanique intuitionnelle permet à l'être humain d'opérer progressivement une mutation d'une agentivité inconsciente vers une agentivité de plus en plus consciente et de plus en plus susceptible d'accroître son pouvoir d'énaction (4^e principe).

3. Les perspectives pédagogiques et didactiques

3.1 La pédagogie énative

Au cours du XX^e siècle, de nouvelles théories pédagogiques ont émergé, accordant une importance fondamentale à deux dimensions de l'apprentissage : l'activité

cognitive du sujet et la dimension sociale et culturelle. Ainsi, la pédagogie behavioriste (Skinner, Watson) de la première moitié du siècle a cédé la place à des courants pédagogiques majeurs tels que le cognitivisme (Bruner, Miller, Gagné), le constructivisme (Piaget, Dewey), le socio-constructivisme (Vygotsky) et, depuis le début du XXI^e siècle, le connectivisme (Siemens, Downes), en raison de l'essor des technologies de l'information et de la communication. En réalité, dans la pratique, la pédagogie moderne continue de recourir peu ou prou à l'un ou à l'autre de ces grands courants de la pédagogie des XX^e et du XXI^e siècles, sans mentionner d'autres courants comme ceux de la pédagogie de la transmission – le plus ancien ! –, de la pédagogie humaniste – inspirée du psychologue américain Carl Rogers –, et de la pédagogie éactive, à laquelle nous allons maintenant nous intéresser.

3.1.1 L'actualité de la pédagogie éactive dans la littérature francophone

Depuis sa création, la théorie de l'éaction a suscité dans le monde un nombre important d'applications pédagogiques dans une très grande variété de domaines. Nous avons ne pas pouvoir en présenter un panorama satisfaisant. Toutefois, en nous limitant, à la littérature francophone récente, il nous semble possible de montrer que cette théorie alternative de la cognition inspire les travaux de chercheurs et enseignants de diverses disciplines. Voici, à cet effet, une petite liste de travaux scientifiques récents montrant comment la théorie de l'éaction peut être appliquée dans différents contextes éducatifs et disciplinaires, et comment elle peut contribuer à une meilleure compréhension de l'apprentissage et de l'enseignement en favorisant une approche plus holistique et incarnée de l'éducation :

● Masciotra, D. (2022). *Développer un agir connaisseur, théorie et méthode : De l'approche par compétences à une approche de l'éaction*. Ascar.

● Morais, S. (2021). Renouer avec le vivant. De l'analyse réflexive d'une expérience de création vers une pédagogie artistique sensible dans une perspective éactive. *Questions Vives*, (35). <https://doi.org/10.4000/questionsvives.5871>

● Perrin, N., Piot, D., et Le Glou, C. (2021). Penser l'alternance à partir d'une approche éactive de l'apprentissage. Dans S. Chaliès et V. Lussi Borer

(Eds.), *Activité et compétence en tension dans le champ de la formation professionnelle en alternance* (pp. 53-68). Toulouse, France : Octarès.
<http://hdl.handle.net/20.500.12162/5238>

● Schmitt, D. (2018). L'énaction, un cadre épistémologique fécond pour la recherche en SIC. *Les Cahiers du numérique*, 14, 93-112.
<https://www.cairn.info/revue--2018-2-page-93.htm>.

● Hauw, D. (2018). Énaction et intervention en psychologie du sport chez les sportifs élites et en formation. *Canadian Journal of Behavioural Science / Revue canadienne des sciences du comportement*, 50(1), 54–64.
<https://doi.org/10.1037/cbs0000094>

● San Martin, J. (2015). *La Culture d'action des enseignants de l'école primaire au Chili : contribution au développement d'une anthropologie énative* [Thèse de doctorat]. université du Mirail-Toulouse II.

● Magrin-Chagnolleau, I. (2013). L'énaction dans la création artistique : théâtre, cinéma et performance. *Action, Énaction*, L'Harmattan, p. 213-224.

Et dans le cadre plus spécifique de la didactique des langues et cultures étrangères, nous citerons les travaux de chercheurs reconnus dans le domaine de la pédagogie énative :

● Aden, J. & Eschenauer, S. (2020). Une pédagogie enactive-performative de la translangageance en milieu plurilingue. In B. Schädlich (Ed.), *Perspektiven auf Mehrsprachigkeit im Fremdsprachenunterricht – Regards croisés sur le plurilinguisme et l'apprentissage des langues, Literatur-, Kultur- und Sprachvermittlung : LiKuS* (pp. 177-199). Berlin, Heidelberg : Metzler/Springer.

● Pelissero, C. (2019). Énaction : principe et moyens dans le cadre du Français Langue Etrangère [Enaction : principles and means in the context of French as a foreign language]. *Synergies Europe*, (14), 159-174.
<https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08786-9.p.0159>

- Aden, J. (2018). *Énaction et didactique des langues-cultures : vers une éducation authentiquement humaine*. Presses Universitaires de Provence. ISBN 9791032001771.

- Aden, J. (2017). Langues et langage dans un paradigme enactif [Languages and language in an enactive paradigm]. *Recherches en Didactique des Langues et des Cultures*, 14(1). <https://doi.org/10.4000/rdlc.1085>

- Eschenauer, S. (2019). Le corps translangageant médiateur de sens : une approche énative-performative des apprentissages de langues vivantes à l'école [The translanguaging body as mediator of meaning : an enactive-performative approach to modern language learning at school]. *Travaux Interdisciplinaires sur la Parole et le Langage*, (41), 55-73. <https://doi.org/10.4000/tipa.3672>

- Bottineau, D. (2014). Grammaire enactive et didactique du FLE. In C. Martinot & A. Pégaz Paquet (Eds.), *Innovations didactiques en français langue étrangère* (pp. 185-200). CRL. ISBN 9782952602754.

Ces travaux scientifiques explorent comment la pédagogie énative peut être appliquée dans l'enseignement et l'apprentissage des langues, en mettant l'accent sur l'importance de l'expérience corporelle et sensorielle, de l'interaction avec l'environnement et de la participation active de l'apprenant dans le processus d'apprentissage. Ils montrent également comment la pédagogie énative peut contribuer à une meilleure compréhension de la dimension affective et sociale de l'apprentissage des langues, ainsi qu'à une meilleure prise en compte des besoins et des intérêts des apprenants dans la conception de situations d'apprentissage.

3.1.2 Les principes de la pédagogie énative

Malgré la vitalité du courant énatif en pédagogie, il peut être difficile pour nous enseignants de français de langue étrangère (FLE) de nous retrouver dans cette myriade de propositions de pédagogie énaives, traitant de sujets parfois très spécialisés et relevant d'une grande diversité de domaines disciplinaires. Il existe pourtant un ouvrage à la fois généraliste et pragmatique offrant des pistes pédagogiques intéressantes et pouvant être utiles aux différents acteurs des domaines de l'éducation, qu'ils soient enseignants, formateurs d'enseignants, consultants, chercheurs ou étudiants. Il s'agit de l'ouvrage collectif intitulé *Énaction. Apprendre et enseigner en*

situation (Masciotra, Roth, Morel, 2008). Dans cet ouvrage, au chapitre 8, intitulé *Le praticien énatif*, le chercheur Domenico Masciotra présente avec une grande clarté, et de façon à la fois originale et concrète, ce que peut être une pratique de la pédagogie énative, et ce qui fait l'originalité de celle-ci par rapport à d'autres grands courants pédagogiques.

En accord avec la théorie énative de la cognition, Masciotra analyse la pratique de la pédagogie comme une pratique à la fois *située* et *incarnée*. La prise en compte de ces deux caractéristiques conduit le chercheur à considérer l'apprentissage sous deux types de conditions : d'une part, des conditions externes, et d'autre part, des conditions internes. Les conditions externes sont relatives aux ressources matérielles (livres, ordinateurs, règles, crayons, etc) et humaines (l'enseignant, accompagné ou non d'autres personnes) nécessaires pour réaliser les activités pédagogiques. Quant aux conditions internes, elles sont constituées par trois niveaux de savoir : les savoirs dispositionnel, positionnel et gestuel. Domenico Masciotra les définit ainsi (chap. 4 et 6) :

- **Le savoir dispositionnel** renvoie à la maîtrise de soi, de ses dispositions, telles que “ses tendances, ses traits, ses manières d’être, ses attitudes, ses sentiments, ses convictions... bref à sa personnalité”. Elle a pour finalité la réalisation de soi et concerne donc également des “questions existentielles du type : Qui suis-je ? Qu’est-ce que je veux devenir ? Quelle en est la voie ?” Plus ponctuellement, en situation, le savoir dispositionnel est la capacité (1) à gérer ses dispositions dans différentes situations en faisant preuve de maîtrise de soi ; (2) à élever son niveau de disponibilité physique, affective et mentale ; (3) à mieux vivre et mieux comprendre ses émotions pour se sentir mieux et se développer ; (4) à produire délibérément des émotions positives pour atteindre un état de bien-être et de bonheur.

- **Le savoir positionnel** fait référence la maîtrise des situations et correspond à la notion de compétence. Contrairement au savoir dispositionnel, qui va au-delà de la notion de compétence en se concentrant sur la maîtrise de soi et de son être global, la finalité de l'intelligence positionnelle est de répondre aux questions sur la compétence dans des situations concrètes et comment y devenir compétent.

- **Le savoir gestuel** désigne la capacité de la personne à utiliser son corps pour communiquer ses intentions, ses sentiments et ses pensées. Elle se

manifeste dans toutes les activités corporelles et motrices, telles que les gestes, les expressions faciales, la posture, la mobilité, la respiration, le rythme, la voix, etc. Cette intelligence est la face visible de la position adoptée par la personne pour agir dans une situation donnée.

Cette typologie repose sur une approche de l'apprentissage comme action : "Dire qu'une personne est en action et en situation implique à la fois qu'elle se dispose, se positionne et agit" (chap. 4). À ces trois niveaux d'action d'apprentissage correspondent trois niveaux de formation, éduquer, enseigner, instruire. La pédagogie éactive permet donc d'envisager l'action pédagogie de façon plus complète :

Le dispositionnel, le positionnel et le gestuel s'unifient dans un esprit incorporé qui s'étend dans l'espace temps pour être en situation de... La formation d'un tel esprit en milieu scolaire est favorisée lorsque l'enseignant intègre les trois fonctions qu'on lui accorde généralement : éduquer, enseigner et instruire. L'éducateur vise le développement du dispositionnel, l'enseignant le positionnel et l'instructeur le gestuel.(chap. 8)

Dans le tableau ci-dessous, Domenico Masciotra, montre que la prise en compte de l'ensemble des trois niveaux de savoirs dans l'action d'apprentissage constitue, selon lui, l'originalité de la pédagogie éactive.

Être	Praticien humaniste	Praticien constructiviste	Praticien cognitiviste	Praticien behavioriste	Praticien éactiviste
Dispositionnel	? √?				√
Positionnel		√			√
Gestuel		√	√	√	√

3.2 Les apports de la psychomécanique en didactique du FLE

Les deux linguistes guillaumiens Olivier Soutet et Philippe Monneret soulignaient le fait, qu'en 2010, "un demi-siècle après la mort de son fondateur, la psycho-mécanique n'a pas cessé d'inspirer les linguistes", et que, "curieusement, alors que le corpus guillaumien a longtemps véhiculé une réputation d'hermétisme, il semble que l'on soit beaucoup plus sensible aujourd'hui aux vertus didactiques de l'appareil conceptuel de la psychomécanique du langage." (Soutet & Monneret, 2010, p. 3-4). De cette efficacité didactique de sa linguistique, Gustave Guillaume lui-même faisait état dès son premier ouvrage sur l'article :

Une de nos préoccupations au cours de cette étude a été de ne poser que des catégories sémantiques qui permettent un emploi correct. Il a fallu pour cela procéder expérimentalement, c'est-à-dire contrôler les règles en les enseignant à des étrangers, et ne tenir pour fondées que celles qui étaient vraiment opérantes. (Guillaume, 1975 [1919], p. 27)

3.2.1 La place de la grammaire dans les manuels de FLE

En tant que professeur de français langue étrangère en Thaïlande, il nous est bien sûr arrivé d'avoir recours à la linguistique guillaumienne pour expliquer certains points difficiles de la grammaire du français, notamment ceux ayant trait à l'emploi des articles. Nous avons alors pu constater, comme Guillaume, à quel point les explications permises par sa théorie de l'article étaient opérantes. Il nous faut bien avouer, cependant, que dans les vingt années qui ont suivi notre découverte de la psychomécanique, notre enseignement du FLE n'a eu recours à ces explications grammaticales d'inspiration guillaumienne que de façon ponctuelle et non systématisée.

À cet usage parcimonieux, et somme toute *erratique*, de nos compétences de linguiste guillaumien, nous voyons au moins deux raisons. La première est liée à la place des activités grammaticales dans les manuels de FLE d'aujourd'hui. Dans la perspective actionnelle du CECR, l'enseignement de la compétence grammaticale, qui est un des éléments de la compétence linguistique, doit être articulée aux compétences sociolinguistiques et pragmatiques. Comme l'explique Jean-Claude Beacco, "les activités

grammaticales ne constituent plus le principe organisateur des séquences d'enseignement" (Beacco, 2021). Au contraire, celles-ci

se structurent autour de notions générales (comme la quantité), d'actes de langage (fonctions comme proposer/accepter-refuser ou se plaindre) et parfois de type de textes (textes injonctifs) ou de genres discursifs (fait divers, horoscope) (voir 17). Mais on rencontre encore souvent des séquences par thèmes (le sport, la musique, la maison...) à cohérence méthodologique interne faible. A partir de ces choix, les activités/exercices de nature métalinguistique sont accrochées à différents supports et portent, en principe, sur les éléments formels nécessaires. (Beacco, 2021)

Cet *accrochage* de la grammaire à des supports divers et variables relevant d'autres compétences nous semble hautement problématique. Nous nous posons même la question de savoir s'il n'est pas préjudiciable à son apprentissage. De fait, dans les manuels de FLE, la grammaire semble réduite le plus souvent à la portion congrue :

En FLE, un examen de certaines méthodes s'inspirant de l'approche communicative montre une tendance à la marginalisation de la grammaire sous la forme d'appendices grammaticaux et s'il y a « retour de la grammaire », après une phase d'abandon, il s'agit le plus souvent du retour des « règles » de la grammaire traditionnelle. (Chiss et David, 2011)

Dans ces conditions, toute la difficulté, pour l'enseignant épris de linguistique que nous sommes, consiste à redonner à notre enseignement grammatical une cohérence interne – capable, par exemple, de mettre en relief le caractère systématique de la langue cible –, tout en tenant compte des objectifs socio-linguistiques et pragmatiques assignés par les programmes. Enfin, la deuxième raison de notre sous-utilisation de nos compétences de linguiste en classe de FLE est que jusqu'à présent, il

s'était creusé un fossé entre notre pratique de l'enseignement du FLE et notre activité de recherche en théorie et épistémologie du langage. Ce n'est que très récemment que notre réflexion scientifique a commencé à s'orienter vers des considérations pédagogiques et didactiques. De ce parcours, nous souhaiterions témoigner succinctement, avant de proposer quelques pistes pour une mise en application pédagogique de la psychomécanique de Gustave Guillaume.

3.2.2 Notre parcours d'enseignant-chercheur

L'intérêt que nous portons à la linguistique guillaumienne remonte au début des années 2000, lorsque sur les bancs de l'université Paris IV Sorbonne, nous préparant à devenir enseignant de français langue étrangère (FLE) en Thaïlande, nous découvrîmes, au hasard d'un cours d'ancien français, les concepts guillaumiens de chronogenèse et de schème sub-linguistique. Séduits par la puissance explicative de ces concepts, nous nous lançâmes, sous la direction du professeur Olivier Soutet, dans la rédaction d'un mémoire de maîtrise en linguistique contrastive d'inspiration guillaumienne intitulé *Le problème de l'article : sa solution en français, sa solution en thaï* (Babu, 2003). Nous étions alors convaincu – et nous le sommes toujours – qu'en tant qu'enseignant de FLE, connaître en profondeur la langue source des apprenants apporte des moyens intéressants pour leur faciliter l'apprentissage de la langue cible. Aussi avons-nous poursuivi notre étude de la langue thaï et entrepris, pour notre DEA, une recherche consacrée à sa *grammatisation* (Babu, 2007), au sens que le philosophe du langage Sylvain Auroux donne à ce terme, recherche qui nous renforça dans l'idée que la langue thaï gagnerait à être décrite du point de vue de la psychomécanique. Or, nous comprîmes également que cette description ne pouvait être tentée valablement sans auparavant nous enquêter sérieusement des fondements épistémologiques de la pensée linguistique guillaumienne, ce qui fut fait dans le cadre de notre thèse doctorale intitulée *Gustave Guillaume, aux sources archéologiques du problème de l'article* (Babu, 2014). Aujourd'hui, en 2023, près de 10 ans après le long travail intellectuel requis par notre thèse, plus conscient que jamais de la nécessité d'assouplir les frontières disciplinaires, nous nous sommes engagé dans une recherche visant à articuler psychomécanique guillaumienne et théorie énaïve de la cognition, dans une perspective pédagogique et didactique.

3.2.3 De l'importance des recherches en linguistique contrastive

Même erratique, notre recours aux explications grammaticales inspirées de la psychomécanique du langage guillaumienne, nous a toujours convaincu de ses vertus didactiques. Toutefois, ce que nous avons remarqué, au fil du temps, avec les progrès de notre connaissance de la langue thaï, c'est que ces explications grammaticales gagnaient en efficacité lorsque nous tenions compte de la langue source de l'apprenant, ou, dits en termes à la fois humboldtiens et guillaumiens, lorsque nous essayions de sentir dans l'*Innere Sprachform* de la langue thaï les différents schèmes sublinguistiques qui la constituent afin de faciliter ce "passage oblique"⁸ qu'est l'apprentissage d'une langue autre que la sienne.

De sa linguistique génétique, Guillaume disait, dès *Temps et verbe* (1929), qu'elle vise à "remonter de la multiplicité des conséquences du signe linguistique dans le parler réel à son unité de condition dans la langue virtuelle". (Guillaume, 1984, p. 133) Pour le linguiste français, ce passage de l'unité de condition en langue à la multiplicité des effets en discours n'est pas un simple encodage, mais une opération dont il est possible de décrire les termes par des moyens analytiques permettant de remonter au-delà du visible des effets jusqu'au psychisme sous-jacent de la langue. Ainsi, comme le rappelait Jean Stéfani il y a longtemps déjà, Gustave Guillaume découvrait dans *Temps et verbe* que "les multiples signifiés de l'imparfait de l'indicatif peuvent se déduire d'un unique signifié de représentation, lui-même défini par sa position dans le système entier du verbe, c'est-à-dire la représentation du temps telles que le français la permet" (Stéfani, 1967, p. 76).

Il s'agit là selon nous d'une découverte extrêmement importante, et pour la linguistique et pour la didactique des langues. Le linguiste Maurice Toussaint,

⁸ Nous empruntons l'expression à Maurice Merleau-Ponty dans un passage de *Signes* où il défendait, dans une perspective phénoménologique, l'idée d'une "logique dans la contingence" du langage, d'une "logique incarnée" : "L'universalité, si elle est atteinte, ne le sera pas par une langue universelle qui, revenant en deçà de la diversité des langues, nous fournirait les fondements de toute langue possible, mais par un passage oblique de telle langue que je parle et qui m'initie au phénomène de l'expression à telle autre langue que j'apprends à parler et qui pratique l'acte d'expression selon un tout autre style, les deux langues, et finalement toutes les langues données, n'étant éventuellement comparables qu'à l'arrivée et comme totalités, sans qu'on puisse y reconnaître les éléments communs d'une structure catégoriale unique." (Merleau-Ponty, 1960, p. 109-110)

fondateur de la *neuro-sémantique épistémique*, disait : “le théoricien en psycholinguistique est conduit à se demander ce qui se passe dans la tête d’un individu en activité de langage ; *par quelles opérations nous produisons du sens*” (Toussaint, 1983, p. 108). Cette question ne saurait rester étrangère ni à la didactique des langues en général ni à la didactique du FLE en particulier.

Pour les enseignants de langue étrangère en particulier, elle implique notamment de mieux comprendre les difficultés d’appropriation des structures spécifiques de la langue cible, et donc de s’intéresser aux structures de la langue source. Comme le recommande le didacticien Jean-Claude Beacco, l’enseignement d’une langue étrangère doit savoir tenir compte de

la difficulté d’appropriation d’une forme ou d’une construction de la langue cible, en fonction de la langue première des apprenants laquelle donne lieu à des « erreurs caractéristiques » des apprenants, qui peuvent se cristalliser et qui donc méritent un traitement plus lourd. (Beacco, 2010, p. 12)

Il est évident que les apprenants thaïlandais, ne rencontrent pas les mêmes difficultés dans leur appropriation des structures de langue française, que les étudiants dont la langue maternelle, *comme le français*, est une langue romane. Dans notre mémoire de maîtrise intitulé *Le problème de l'article : sa solution en français, sa solution en thaï* (Babu, 2003, p. 22-23), nous avons montré, dans une perspective théorique guillaumienne, l’importance qu’il y a à prendre en compte les différences fondamentales entre le français et le thaï au niveau du fonctionnement syntaxique des parties de langue (terme guillaumien pour partie du discours). Pour nous, enseignants de FLE en Thaïlande, il est relativement facile de comprendre la nécessité d’un traitement particulier des problèmes rencontrés par les apprenants thaïphones dans l’émission et la réception des sons du français, si différents des sons du système phonologique de la langue thaïe. Alors, pourquoi ne le serait-ce pas pour la maîtrise des structures grammaticales du français ?

La question de la grammaire dans l’enseignement du français langue étrangère mérite donc selon nous d’être repensée selon trois axes :

● Le premier axe de réflexion est, selon nous, celui de la transposition pédagogique des apports de la linguistique savante. Comme le souligne le didacticien Beacco :

“les descriptions savantes se sont éloignées des préoccupations d’enseignement” et “sont largement ignorées de la didactique”, avec pour conséquence dit-il, “le figement de la description ordinaire du français, surtout dans l’enseignement de celui-ci comme langue étrangère ou seconde, où les innovations descriptives clarificatrices, même anciennes, peinent à prendre pied.” (Beacco, 2014, p. 20)

● Le deuxième axe concerne la reconnaissance, l’efficacité et la visibilité des descriptions contextualisées de la grammaire du français, c’est-à-dire des descriptions grammaticales qui s’efforcent de tenir compte du capital métalinguistique et du plurilinguisme spécifiques des apprenants. Comme le remarque Jean-Claude Beacco :

Les enseignants, attentifs aux difficultés potentielles des apprentissages, cherchent à rendre la description grammaticale plus opératoire en modifiant la description moyenne du français diffusée par les grammaires françaises/pour francophones. Le plus souvent ces descriptions du français, «déviantes» par rapport à la tradition, résultent d’un rapprochement d’avec la culture métalinguistique des apprenants, en particulier par le recours à des catégories de la langue maternelle, telles qu’utilisées dans la description de celle-ci, au cours de la première grammatisation des apprenants au cycle primaire. (Beacco, 2014,p. 21)

Ces savoirs d’expertise des enseignants de langue étrangère méritent d’être reconnus et pris en compte par la didactique du français langue étrangère. C’est le travail de l’équipe de recherche «Grammaires et contextualisation» (GRAC), qui se propose “d’identifier et de classer par langue ces modifications de la description du français (Fouillet, 2013), de manière à vérifier qu’elles font consensus, et de les tester, pour en évaluer le caractère opératoire.” (Beacco, 2014, p. 21)

● Enfin, un troisième axe de réflexion qu'il nous semble important d'ouvrir est celui d'une didactique énaactive de la grammaire. De part son caractère énaactif, cette didactique prendrait en compte la temporalité de l'acte d'apprentissage, à la fois situé et incarné. Elle se concentrerait sur la mobilisation et le développement chez l'apprenant de ses savoirs dispositionnel, positionnel et gestuel dans son apprentissage de la grammaire. Tel que nous le concevons à ce stade embryonnaire de notre réflexion, il s'agirait d'éveiller et d'entretenir chez les apprenants un intérêt et une attention pour la grammaire au travers d'activités ludiques ou non, et aussi bien communicatives que réflexives (savoirs dispositionnels), de les aider à mieux utiliser leurs compétences plurilingues au travers d'activité contrastives, réflexives et métalinguistiques (savoirs positionnels), et enfin, de multiplier les occasions de vivre la grammaire du français au travers d'activités favorisant une parole spontanée (savoirs gestuels).

Conclusion

Notre recherche a tenté de répondre à plusieurs questions relatives à quatre champs scientifiques différents : sciences cognitives, linguistique, pédagogie et didactique des langues. Compte tenu de la complexité inhérente à ce genre de recherche interdisciplinaire, nous avons organisé notre questionnement en trois parties : les deux premières parties nous ont permis de confronter la théorie du langage guillaumienne aux impératifs épistémologiques et méthodologiques de la théorie varélienne de l'énaaction ; la troisième fut consacrée, d'une part, à l'examen des implications pédagogiques de l'énaaction, et d'autre part, aux apports possibles de la psychomécanique à la didactique des langues étrangères, et notamment du FLE.

À la question de savoir si la théorie du langage de Gustave Guillaume peut être inscrite dans le cadre plus général de la théorie énaactive de la cognition, nous pouvons répondre par l'affirmative. Il nous est en effet apparu que la théorie guillaumienne répond bien aux trois exigences de temporalité, de non-représentationnalisme (au sens fort) et d'agentivité au cœur de l'approche énaactive. Toutefois, au-delà de la pertinence épistémologique et scientifique de la psychomécanique guillaumienne au regard de la théorie de l'énaaction, ce que révèle selon nous notre étude, ce sont aussi les points par lesquels ces deux théories peuvent se prolonger et se compléter l'une l'autre. Une

continuité certaine se manifeste, par exemple, entre la fonctionnalité du système nerveux et celle du langage. Dans la théorie guillaumienne, d'un point de vue fonctionnel, en effet, la pensée crée le langage pour réduire sa turbulence interne et accroître son autonomie par rapport au monde, de la même façon que, du point de vue éactif, le système nerveux, face aux perturbations provenant des interactions de l'être vivant avec le monde extérieur, s'autodétermine en générant en lui des changements d'états d'activité viables. Nous sommes convaincu, par ailleurs, que la théorie de l'éaction et la théorie psychomécanique du langage, de part leurs affinités, peuvent s'enrichir de leurs apports mutuels. Ainsi, la théorie de l'éaction permet, à notre avis, de comprendre sous un nouveau jour les grands principes théoriques de la linguistique guillaumienne, et réciproquement, cette dernière peut contribuer de façon originale à une meilleure compréhension de la dimension proprement linguistique de la cognition. Qualifiée, un jour, par le sémanticien François Rastier, de "linguistique cognitive française", la linguistique guillaumienne est certes une linguistique cognitive, mais c'est une linguistique cognitive qui, ne séparant pas le langage et la pensée, montre, ce qu'il y a de *proprement linguistique* dans la pensée en action de langage. Gustave Guillaume, citant le psychologue et philosophe Henri Delacroix, aimait rappeler que "la pensée fait le langage en se faisant par le langage" (Delacroix, 1924, p. 245). En d'autres termes, la linguistique cognitive guillaumienne est *proprement linguistique* parce qu'elle étudie non "pas les rapports de la langue et de la pensée, mais les mécanismes définis et construits que possède la pensée pour opérer une saisie d'elle-même, mécanismes dont la langue offre une reproduction fidèle." (Guillaume, 1973, p. 94-95). C'est là le gage d'une linguistique cognitive autonome au sein de ce vaste ensemble multidisciplinaire que sont les sciences cognitives d'aujourd'hui.

Fortement inspirée par la phénoménologie européenne (Husserl, Merleau-Ponty), proche de l'épistémologie constructiviste génétique de Jean Piaget, l'approche éactive de la cognition nous a très tôt semblé ouvrir des perspectives intéressantes non seulement à la théorie du langage mais aussi à la pédagogie. Aussi nous sommes-nous récemment intéressé aux recherches concernant ses implications théoriques et pratiques en pédagogie générale et, plus spécifiquement, compte tenu de notre activité professionnelle, en didactique du français langue étrangère. Il nous est alors apparu que dans la profusion des propositions de pédagogie éactive, il existe un ouvrage

généraliste et pragmatique intitulé *Énaction. Apprendre et enseigner en situation*, offrant des pistes pédagogiques originales et utiles à tous les acteurs de l'éducation. Dans ce livre, Domenico Masciotra présente une pratique de la pédagogie énative qui considère l'apprentissage sous deux types de conditions : les conditions externes (matérielles et humaines) et les conditions internes analysables en trois niveaux d'apprentissage (les savoir dispositionnel, positionnel et gestuel), correspondant à trois niveaux de formation (éduquer, enseigner et instruire). L'approche énative de la pédagogie proposée par Domenico Masciotra nous semble très complète dans la mesure où, analysant l'apprentissage comme une activité à la fois située et incarnée, elle permet de prendre en compte toutes les dimensions de la formation. Il ne fait aucun doute selon nous qu'elle peut enrichir notre réflexion en didactique du français langue étrangère, par les lumières qu'elle apporte sur la dimension énative de l'apprentissage. Pour nous, enseignant de FLE particulièrement concerné par l'apprentissage de la grammaire, une didactique énative de la grammaire serait une didactique qui prend en compte la temporalité de l'acte d'apprentissage, en mettant l'accent sur la mobilisation et le développement des savoirs dispositionnels, positionnels et gestuels chez les apprenants. L'objectif de cette didactique serait de susciter l'intérêt et l'attention des apprenants pour la grammaire grâce à des activités communicatives, créatives et ludiques, de les aider à mieux utiliser leurs compétences plurilingues par le biais d'activités contrastives, réflexives et métalinguistiques, et de multiplier les occasions d'utiliser la grammaire française en encourageant une parole spontanée, une parole vivante !

Références

- Babu, J.-P. (2003). *Le problème de l'article : sa solution en français, sa solution en thaï* [Mémoire de maîtrise]. Université Paris IV Sorbonne.
- Babu, J.-P. (2014). *Aux sources archéologiques du problème de l'article* [Thèse de doctorat]. Université Paris IV Sorbonne.
- Bajrić, S. (2013). *Linguistique, cognition et didactique : Principes et exercices de linguistique-didactique*. PUPS.

- Beacco, J.-C. (2010). La question de la grammaire dans l'enseignement du français comme langue étrangère : nouveaux contextes, nouvelles perspectives. Galatanu O. et al. *Enseigner les structures langagières en FLE*, Peter Lang, pp.41-54, 2009. 〈hal-00555182〉
- Beacco, J.-C. (2014). Représentations de la grammaire et enseignements des langues étrangères : quelles marges de manœuvre ? *Babylonia*, (2), 16-22.
- Beacco, J. C. (2021). *Enseigner la grammaire aujourd'hui. Considérations introductives à l'intention des enseignants de français en France et hors de France dans la perspective de l'éducation plurilingue* [Document de travail]. Association pour l'enseignement bi-plurilingue. https://www.academia.edu/51407636/Enseigner_la_grammaire_aujourd_hui
- Boone A. et Joly A. (1996). *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*. L'Harmattan.
- Bottineau, D. (2010). « Les linguistiques cognitives en France, problématiques actuelles », A. O. Tchubaryan, E. I. Pivovar (éds), *Les sciences cognitives : questions et perspectives, Actes du 1er séminaire franco-russe en sciences cognitives, Moscou, 21-22 septembre 2010*, Académie des Sciences de Russie & Université d'Etat pour les Sciences Humaines de Moscou, 177-222. Repéré à l'adresse <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00656291/fr/> et consulté le 25 mars 2023.
- Chiss, J.-L. et David, J. (2011). Débats dans l'enseignement-apprentissage de la grammaire. *Le français aujourd'hui*, HS01, 129-138. doi:10.3917/lfa.hs01.0129
- Chomsky, N. (1957) *Syntactic Structures*. The Hague: Mouton.
- Delacroix, H. (1924). *Le langage et la pensée/Pensée et Langage*. Paris: F. Alcan. (Bibliothèque de Philosophie contemporaine).
- Depraz, N., Varela, F. J., & Vermersch, P. (2002). *On becoming aware: A pragmatics of experiencing*. Amsterdam: Benjamins.
- Fuchs, C. (2007). "La psychomécanique est-elle une linguistique cognitive ?". In Bres, J. & al. (eds.), *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives*, Limoges : Lambert-Lucas, 1-53. Repéré à l'adresse https://shs.hal.science/file/index/docid/340674/filename/2008_CF_CMLF.doc (consulté le 22 mars 2023)

- Fuchs, C. (2008). "Linguistique française et cognition", in *Congrès Mondial de Linguistique Française*, Paris, France, 2008. DOI: 10.1051/cmlf08340
- Guillaume, G. (1973). *Principes de linguistique théorique*. Les Presses de l'Université Laval et Paris, Klincksieck.
- Guillaume, G. (1975). *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française* [The problem of the article and its solution in the French language] (Original work published 1919). Hachette.
- Guillaume, G. (1982). *Leçons linguistique de-* vol. 5 : 1956-1957. Presses de l'université de Laval et Presses universitaire de Lille.
- Guillaume, G. (1984). *Temps et verbe : théorie des aspects, des modes, et des temps* [1929]. Réédité avec *L'architectonique du temps dans les langues classiques*. Éditions Champion.
- Guillaume, G. (1985). *Leçons linguistique de-* vol. 6 : 1945-1946. Série C. Presses de l'université de Laval et Presses universitaire de Lille.
- Guillaume, G. (1987). *Leçons linguistique de-* vol. 8 : 1947-1948. Série C. Presses de l'université de Laval et Presses universitaire de Lille.
- Guillaume, G. (1990). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume-*, vol. 10 : 1943-1944. Série A. Presses de l'université de Laval et Presses universitaire de Lille.
- Guillaume, G. (1992). *Leçons de linguistique de-*, vol. 12: 1938-1939. Presses de l'université Laval et Presses universitaire de Lille.
- Guillaume, G. (2007). *Essai de mécanique intuitionnelle I. Espace et temps en pensée commune et dans les structures de langue*. Presses de l'Université Laval, coll. « Essais et mémoires de Gustave Guillaume ».
- Guillaume, G. (2008). *Leçons de linguistique de -,* vol. 18 : 1945-1946. Série B. Presses de l'université de Laval.
- Guillaume, G. (2019). *Leçons de linguistique de -,* vol. 27 : 1950-1951 et 1951-1952. Séries A et B. Presses de l'université de Laval.
- Humboldt W. von (1974 [1836]). Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais. Traduction et introduction de Pierre Caussat. Paris, Seuil.
- Jacob, A. (2021). Penser aujourd'hui la théorie guillaumienne. *La linguistique*, 57, 3-27. <https://doi.org/10.3917/ling.572.0003>

- Kyheng, R. (2005). Langue et parole : dichotomie ou dualité ? *Texto !* [en ligne], URL : http://www.revue-texto.net/Saussure/SurSaussure/Kyheng/Kyheng_langue.html (consulté le 22 mars 2023).
- Malengreau, M. (1995). *La correspondance scientifique de Gustave Guillaume*. Paris : Presses universitaires du Septentrion.
- Masciotra, D., Roth, W., Morel, D. (2008). *Énaction. Apprendre et enseigner en situation*. De Boeck Supérieur. <https://doi.org/10.3917/dbu.masci.2008.01>
- Maturana, H. R., & Varela, F. J. (1987). *The tree of knowledge: The biological roots of human understanding*. New Science Library/Shambhala Publications.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1960). *Signes*. Paris : Gallimard.
- Rastier, F. (1993). La sémantique cognitive. Éléments d'histoire et d'épistémologie. *Histoire Épistémologie Langage*, 15(1), 153-187. https://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_1993_num_15_1_2372#hel_0750-8069_1993_num_15_1_T1_0181_0000
- Saussure, F. d. (1972). *Cours de linguistique générale*. Payot. (Œuvre originale publiée en 1916)
- Soutet, O., & Monneret, P. (2010). Avant-propos. *L'Information Grammaticale*, 126(1), 3-4. <https://doi.org/10.3406/igram.2010.4098>
- Stéfanini, J. (1967). Approche du guillaumisme. In M. Arrivé & J.-C. Chevalier (Eds.), *Linguistique française. Théories grammaticales* (pp. 74-92). *Langages*, 2^e année, (7). <https://doi.org/10.3406/lgge.1967.2883>
- Thompson, E. (2007). *Mind in Life: Biology, Phenomenology, and the Sciences of Mind* (Illustrated). Belknap Press: An Imprint of Harvard University Press.
- Tollis, F. (2017). La théorie linguistique de Gustave Guillaume scrutée dans une perspective énative. *Travaux de Linguistique*, 75(2), 47-70. <https://doi.org/10.3917/tl.075.0047>
- Toussaint Maurice. Du temps et de l'énonciation. In : *Langages*, 18^e année, n°70, 1983. La mise en discours, sous la direction de Herman Parret. pp. 107-126. <https://doi.org/10.3406/lgge.1983.1156> www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1983_num_18_70_1156
- Varela F. J. (1979). *Principles of Biological Autonomy*. The North-Holland Series in General Systems Research. New York: Elsevier/North Holland.

- Varela, F., Thompson, E., & Rosch, E. (1993). *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*. Paris : Seuil.
- Varela, F. J. (1995, 18 mai). Psychologie cognitive. « L'esprit n'est pas une machine ». Rencontre avec le neurobiologiste Francisco Varela. *Le Monde*. Repéré à l'adresse <https://www.lemonde.fr/blog/fredericjoignot/2007/09/19/lesprit-nest-pas-une-machine-rencontre-avec-le-neurobiologiste-francisco-varela-un-des-peres-de-la-recherche-cognitive/> Consulté le 6 janvier 2023.
- Varela, F. J. (1996a), *Invitation aux sciences cognitives*. Paris, Seuil. [1988] (traduit de l'anglais)
- Varela, F.J. (1996b). *Quel savoir pour l'éthique ? Action, sagesse et cognition* (Trad. F. Regnot). Paris : La Découverte (1^{re} éd. 1992).
- Varela, F. J. (2017). *Le cercle créateur : écrits (1976-2001)*. Éditions du Seuil.
- Valette, M. (2003). "Énonciation et cognition : deux termes in absentia pour des notions omniprésentes dans l'œuvre de Guillaume". *Le Français Moderne* LXXI/1: 6-25.